

# La peinture et son double à Moutier

**MONOGRAPHIE** Le Musée jurassien des arts consacre une exposition au peintre et historien d'art Niklaus Manuel Güdel. Partagé entre présent et passé, entre ici et ailleurs, l'univers de ce jeune artiste se compose de strates aux racines multiples

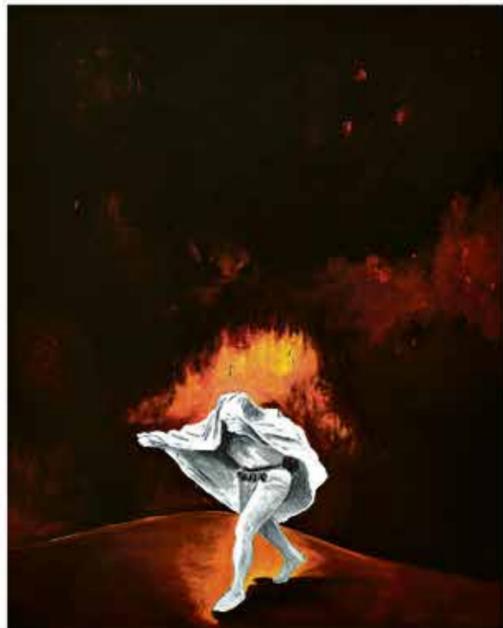
ELISA DE HALLEUX

Si la figure de Janus est familière à Niklaus Manuel Güdel – et donne son nom au film que lui consacre Claude Stadelmann (sortie prévue début novembre) –, c'est que l'artiste au prénom hérité du peintre et réformateur bernois Niklaus Manuel Deutsch semble avoir été placé, dès sa naissance, sous le signe d'une double identité. D'origine suisse et costaricaine, Niklaus grandit en Suisse, entre le Jura et la campagne bernoise, mais aussi au Costa Rica où, dès la petite enfance, il fait régulièrement des séjours. Il dit être «né coupé en deux» et avoir «toujours voulu en même temps écrire et peindre». Intellectuel et artiste, historien d'art et peintre, également directeur de l'Institut Ferdinand Hodler (auparavant Archives Jura Brüscheweiler) et commissaire d'expositions, Niklaus Manuel Güdel contredit tous les partages simplistes entre cerveau gauche et cerveau droit, entre esprit de géométrie et esprit de finesse.

Les peintures réunies au Musée jurassien des arts de Moutier chantent cette alliance. Car le résultat de cette dualité, de cette séparation originelle qui se lit dans les dimensions formelles, expressives et sémantiques de l'œuvre, est un mariage plus qu'une coupure. Un mariage et un dialogue. Entre l'artiste et les maîtres qui l'inspirent, entre le présent et le passé, entre le temps de la création et le temps du souvenir, entre l'homme et l'enfant, entre la couleur et son absence, entre la peinture à l'huile et le fusain, entre la conscience et l'inconscient, entre l'érudition et l'intuition, entre complexité et simplicité, entre des lieux éloignés aussi, qui se fusionnent au sein d'une œuvre dans laquelle la végétation tropicale peut accueillir des oiseaux d'Europe.

## A la table des grands maîtres

Ce sont des strates qui s'entremêlent et s'interpénètrent, plus



Le triptyque «Superstitions, d'après Goya», huile sur toile, 2021. (NIKLAUS MANUEL GÜDEL/PIERRE MONTAVON)



que des polarités qui se rejoignent. *Derrière la couleur*, pour reprendre le titre de l'exposition, il y a d'abord une technique bien spécifique, par superposition de couches. Une première, «plus ou moins colorée», réalisée par le peintre sans idée préalable, fait émerger des formes, des espaces, des lumières, et suggère parfois le sujet de la toile. Une deuxième voile ces couleurs de blanc. Un blanc à base de plâtre, translucide, qui laisse transparaître la sous-couche initiale. Cet «avant», ce passé dans la toile, forme l'assise sur laquelle pourront s'édifier le tableau et les couches ultérieures.

*Derrière la couleur*, il y a aussi d'autres œuvres, dont les traces sont encore perceptibles, car Niklaus Manuel Güdel souvent modifie, en cours de route, sa trajectoire. Il y a, enfin, derrière le tableau, l'historien de l'art et sa connaissance intime des maîtres de la peinture qui ont

pu l'inspirer. Ferdinand Hodler, Gustave Courbet, Gerhard Richter, Yan Pei-Ming, ou encore Rémy Zaugg. Dans *Trois Grands Peintres (Ferdinand Hodler, Gustave Courbet et Yan Pei-Ming)*, l'artiste se peint en présence de certains d'entre eux. Son visage surgit sur l'un des bords du tableau, légèrement plus proche de nous, à la manière d'un selfie, apparition presque innocente de celui qui aimerait partager un moment de convivialité en présence des figures qu'il admire.

## Au-delà du temps

Le regard affiné de l'historien de l'art – cet œil perspicace qui examine les tableaux, leur histoire, leurs secrets – enrichit le travail du peintre. Il nourrit l'arrière-plan théorique et historique de ses œuvres tout comme leur maîtrise technique parfois nichée dans des détails. On observera par

exemple, dans *L'Envol* (2016/2021-22), de nombreux petits carrés de couleur rouge, distillés sur la toile et indépendants de tout motif ico-

## Ces blancs laissent résonner en nous l'écho de nos propres nostalgies, de nos propres mémoires

nographique, qui vivifient et dynamisent par contraste la couleur dominante, celle de la végétation. De telles touches colorées se rencontrent chez un Courbet.

*Superstitions, d'après Goya* résulte de la rencontre de Niklaus avec un

petit tableau de Goya, le *Vol des sorcières* (1797-1798), qui l'habite à la façon d'une pensée obsédante. Conçu spécialement pour l'exposition, le triptyque de Güdel développe une monumentalité déjà présente en filigrane dans l'œuvre, pourtant de petites dimensions, du maître espagnol. Niklaus élargit l'horizon de la peinture, déploie les personnages dans un espace qui s'ouvre et qui s'embrase aussi, avec des brasiers qui enflamment et éclairent la nuit, pour devenir un non-lieu, onirique, au-delà du temps.

## Intériorité silencieuse

*Derrière la couleur*, il y a surtout, enfin, ces ouvertures de blanc. Ces espaces, vierges de coloration, où l'effacement de ce qui capte immédiatement l'attention laisse place à des presque absences, des êtres, des silhouettes, des visages, des ani-

maux, des objets, travaillés, dessinés, modelés, en creux, dans la matière d'un blanc-gris. C'est une ouverture vers ce qui n'est plus et s'éloigne dans le lointain, vers l'oubli, ou peut-être vers ce qui n'est pas encore, vers ce qui est possible. Car ces blancs laissent résonner en nous l'écho de nos propres nostalgies, de nos propres mémoires. C'est là le mystère et la force de ce qui, dans la peinture de Niklaus Manuel Güdel, à la fois affleure et se retire. Sa peinture nous échappe, et c'est ainsi qu'elle se donne, en nous offrant, dans ces espaces d'intériorité silencieuse, une ouverture sur nos propres mondes intimes. ■

«Niklaus Manuel Güdel – *Derrière la couleur*», Musée jurassien des arts, Moutier, jusqu'au 13 novembre.

Valentine Reymond (sous la direction de), «Niklaus Manuel Güdel – *Derrière la couleur*», Ed. Art & Fiction, 240 pages.

## «Le Monde de demain», la coolitude du hip-hop

**SÉRIES** Avec Netflix, Arte propose une épataante série sur les origines du hip-hop en France, en particulier la genèse des trajectoires de Dee Nastay, Joey Starr et Kool Shen, avant Suprême NTM

NICOLAS DUFOUR  
@NicoDufour

Il l'a vue à San Francisco. Il l'a ressentie même, cette énergie qui le bouleverse. En ce début des années 1980, Daniel (Audramic Manet) apporte à son retour à Paris des souvenirs d'une danse nouvelle, tout en circonvolutions et en mouvements au sol, et d'une musique fabriquée scratchant des disques. Au même moment, des groupes commencent à danser ainsi, y compris au cœur de la ville, sur le parvis du Trocadéro...

Bruno (Anthony Bajon) et Didier (Melvin Boomer), eux, glandent dans leurs familles et leurs lycées, et le second subit les coups de ceinture de son père. Pour eux aussi, la découverte du hip-hop n'est pas qu'un coup de cœur ou une passade artistique: dans quelques années, ils seront Kool Shen et Joey Starr, ils lanceront la bombe Suprême NTM...

L'une des grandes séries de la rentrée d'Arte produite avec Netflix, *Le Monde de demain*, ajoute une brique à l'édifice, en cours, des séries qui racontent des moments fondateurs forts de la culture pop actuelle, sous forme de fiction ou de documentaire. Les créateurs Katell Quillévéré et Hélior Cisterne, avec un bataillon d'auteurs, plongent dans ces années

tourbillonnantes, de 1982 à 1988, pour l'essentiel à Saint-Denis et environs.

## Salon littéraire sur terrain vague

Daniel se renomme Dee Nastay et envahit, de force, les studios de Radio Nova, qu'il transforme en bastion de la nouvelle vague. Il tient aussi salon, le soir sur un terrain vague, avec sa disco mobile qui attire de plus en plus de monde – dont Bruno et Didier – et devient le creuset de plusieurs futurs groupes. Jusqu'à ce que la police s'en mêle...

## Daniel se renomme Dee Nastay et envahit, de force, les studios de Radio Nova, qu'il transforme en bastion de la nouvelle vague

Les tensions du contexte, familiales ou sociales, dans cette France présidée pour la première fois par un socialiste mais dont les mœurs restent à demeure, montent peu à peu. C'est la brutalité ambiante, nous raconte-t-on, qui convainc peu à peu le volage Didier à accepter de porter sa voix, comme le proposent Bruno et un complice, non plus sous forme de coups de sang passagers mais de couplets.

La saga est enrichie par des personnages de femmes volontaires, c'est peu dire, qui défient ces mâles encore, au fond, classiquement patriarcaux: Béatrice (Léo Chalié), la muse, protectrice, caissière entre autres rôles aux côtés de Dee Nastay, et Lady V. (Laïka Blanc-Francard), l'écorchée à la recherche de son père, qui fait des étincelles en graphreuse et fait étinceler le cœur de Kool Shen.

Cette troupe de jeunes actrices et acteurs, qui n'a évidemment pas connu l'époque qu'ils racontent, constitue l'une des forces du *Monde de demain*, victorieuse du Grand Prix de Séries Mania ce printemps. Ils et elles explosent dans leur interprétation de jeunes paumé(e)s pour qui la musique devient planche de salut autant qu'expression personnelle. Ils incarnent ces figures mythiques avec une décontraction goulue qui correspond à la fraîcheur et la modestie de l'écriture. D'autres auraient choisi de souligner, avec force, l'ambiance sociale, la répression policière, etc. Les scénaristes de la série n'esquivalent pas, sans en rajouter pour autant. Ils content un moment de révolte mais aussi d'affirmation et de joie, et cette tonalité donne toute sa saveur au *Monde de demain*. ■

*Le Monde de demain*, une série de Katell Quillévéré et Hélior Cisterne (2022). À voir sur Arte.tv, l'app Arte et YouTube, en diffusion classique les jeudis 20 et 27 octobre. Plus tard sur Netflix.

*L'excellente bande originale*, avec des pépites de Dee Nastay, est disponible sur les plateformes et en disque.

## Y a-t-il musique plus contemporaine que le rock?

**GENÈVE** Ce mardi aux 6 Toits, l'Ensemble Proton exécutera une série de pièces contemporaines – mais en mode particulièrement électrifié. Avant-goût

PHILIPPE SIMON  
@Philippe5mm

«Gegenbewegung versus Gegenbewegung.» En français, on pourrait dire «résistance contre résistance» voire, si on ne craint pas de bégayer: contre-culture contre contre-culture. La formule est le mot d'ordre que s'est donné l'Ensemble Proton pour la série de pièces qu'il exécutera ce mardi, à l'invitation de l'Ensemble Contrechamps, dans le nouvel espace des 6 Toits, à Genève.

L'Ensemble Proton est bernois, et c'est l'une des formations phares de ce coin de pays en matière de musiques contemporaines et aventureuses. Le nom qu'il s'est choisi est d'une heureuse polysémie: on peut y voir un plaidoyer pour le son, mais aussi un abrégé de physique nucléaire. Et si le proton est l'un des constituants du noyau atomique, il ne fonctionne harmonieusement qu'en lien avec ce qui gravite autour de lui: en l'occurrence les musiques électrifiées – ou, comme l'Ensemble le dit plus brièvement lui-même: le rock.

C'est justement le propos du programme de ce mardi. On y entendra des

œuvres d'Arturo Corrales (*Azulejo*), Stefan Krebler (*Laß mich bei den schicken Villen in den Wicken chillen!*), Hannes Seidl (*Brave Chords*), Oxana Omelchuk (*breakcourage*) et enfin *Next to Your Fire* (une pièce à six mains: Corrales encore une fois, avec Jörg Fischer et Jan-Filip Tupa). Autant de créations au potentiel explosif (on pense entre autres à *Azulejo*, composition nerveuse qui évoque par moments Fred Frith ou Rhys Chatham), ce d'autant plus que l'instrumentarium originel de l'Ensemble Proton (flûte, hautbois, clarinette, basson, harpe, piano, violon, violoncelle) sera amplifié en mode Marshall et accompagné d'une batterie.

## Le désir ardent de changer le monde

Rock vs musique contemporaine? Voici ce qu'en dit l'Ensemble: «La forme extérieure de ces deux cultures musicales est fondamentalement différente. Mais leur essence est étroitement liée: elles ont en commun le désir ardent de changer le monde, de se soustraire aux mécanismes sociaux en vigueur, de s'opposer à l'establishment.» Ou pour le dire autrement: brisons les formes dans un même chaudron pour en estimer les énergies. ■

*Ensemble Proton*. Les 6 toits, av. de Châtelaine 43, Genève. Ma 18 dès 18h. Concerts dès 19h30.